

Mary E. Hawkesworth, *Globalization and feminist activism*,
Lanham (MD): Rowman & Littlefield Publishers, 2006, 219 p.

Dominique Masson

Number 58, Fall 2007

Les solidarités sans frontières : entre permanence et changements

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/017561ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/017561ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lien social et Politiques

ISSN

1204-3206 (print)

1703-9665 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Masson, D. (2007). Review of [Mary E. Hawkesworth, *Globalization and feminist activism*, Lanham (MD): Rowman & Littlefield Publishers, 2006, 219 p.] *Lien social et Politiques*, (58), 168–170. <https://doi.org/10.7202/017561ar>

- **Mary E. Hawkesworth,**
Globalization and feminist activism, Lanham (MD):
Rowman & Littlefield
Publishers, 2006, 219 p.

Le livre de Mary E. Hawkesworth arrive à point nommé dans les réflexions sur les mobilisations féministes transnationales contemporaines, en venant troubler les représentations parfois un peu trop idylliques que nous en donnons certaines partisans d'un «féminisme mondial» et en nous offrant de relativiser la soi-disant «nouveau» du phénomène actuel. Hawkesworth nous propose une lecture empiriquement détaillée et analytiquement fine des trajectoires, conflits et enjeux marquant l'activisme transnational des femmes. L'objectif principal du livre est de nous permettre de mieux comprendre les phénomènes de transnationalisation de l'action politique dans le mouvement des femmes et, à cet égard, l'ouvrage constitue une contribution majeure. D'une part, en ce qu'il donne une profondeur historique considérable à l'analyse d'un phénomène généralement considéré – à tort – comme

récent. D'autre part, par l'accent qui y est mis sur l'excavation des rapports de pouvoir, tensions et contestations récurrentes, entre féministes différemment situées, autour de la définition de ce qui est «de l'intérêt des femmes» et de l'élaboration de plates-formes et stratégies communes à l'échelle internationale.

Le premier chapitre, «*Engendering globalization*», veut rappeler à la portion de son lectorat peut-être moins au fait des analyses féministes le caractère profondément sexué de la mondialisation. Ce chapitre s'attache donc à l'exposé de phénomènes tels la féminisation croissante de la force de travail et des conditions de travail dans les secteurs formels et informels; la sexuation de flux migratoires organisés autour d'une marchandisation accrue du travail de soins (infirmières, domestiques et *nannies*), des rapports affectifs (fiancées par correspondance) et de la sexualité (travailleuses du sexe et tourisme sexuel); l'impact sur les femmes de l'adoption de politiques néolibérales par les États, tant au Nord qu'au Sud. Plus important peut-être pour l'argumentation ultérieure d'Hawkesworth, le chapitre ancre son analyse des phénomènes de mondialisation dans une vision marxiste de la constitution, dès le début du XIX^e siècle, de réseaux internationaux d'échanges accompagnant l'expansion des capitalismes marchand et industriel. Ce refus d'entériner la «nouveau» des phénomènes de mondialisation et, en parallèle, de la transnationalisation des solidarités féministes lui permettra, dans le

chapitre suivant, de contester l'opposition habituellement faite entre l'internationalisme féministe d'hier et sa transnationalisation d'aujourd'hui.

En effet, le deuxième chapitre, «*Feminists go global: reclaiming a history*», argue que «l'architecture planétaire du féminisme transnational contemporain est le produit de près de deux siècles de militantisme féministe» (30, ma traduction). Au cours de cette période, une bonne partie des objectifs et enjeux «sont demeurés remarquablement stables» (31) selon l'auteure, ce qui nous renseigne autant sur les continuités historiques de l'action politique transnationale des femmes que sur les obstacles récurrents que celle-ci rencontre.

Hawkesworth expose dans ce chapitre les efforts de collaboration, tel que ceux-ci se sont constitués de 1830 à 1970, entre féministes de plus d'une nation. À l'accent habituel sur les buts, revendications et actions des premières organisations transnationales et de celles qui les suivirent, l'auteure ajoute sa propre vision des racines idéologiques d'un féminisme transnational qui demeure pour elle profondément marqué par l'impérialisme euro-américain et un certain missionnarisme civilisateur. Cette hégémonie est toutefois contestée par les féministes socialistes, les femmes de couleur et les femmes du Sud qui s'opposent, souvent en créant leurs propres organisations et réseaux, aux formes particulières d'impérialisme, de classisme, de racisme, et d'orientalisme exprimées dans les arènes féministes transnationales. Parmi les leçons théoriques

qu'Hawkesworth nous invite à tirer de cette « histoire longue », retenons que notre compréhension analytique des mobilisations transnationales et de leurs trajectoires devrait être indissociable d'un examen des dynamiques de pouvoir qui les façonnent, ainsi que des conséquences de ces dynamiques pour l'action politique féministe à l'échelle mondiale (61) – tant sur le plan de leurs effets politiques qu'en regard d'intentions plus stratégiques ou normatives.

Malgré un titre d'une portée à première vue fort large – « *Outsiders, insiders, and outsiders within: feminist strategies for global transformations* » – le troisième chapitre de l'ouvrage se concentre plus spécifiquement sur les tactiques et stratégies employées par les féministes travaillant à influencer les organisations politiques internationales. Un premier type de tactique (*outsiders tactics*) vise à établir une pression « externe » sur les institutions et comprend le déploiement d'une politique symbolique, par exemple à travers les vigiles organisées par les Femmes en noir (*Women in Black*) et la création de tribunaux pour les crimes contre les femmes, ou encore d'une politique discursive, par exemple à travers les inflexions féministes données au discours des droits de la personne. Un deuxième type de tactique (*insiders tactics*) vise à établir des mécanismes de pression « à l'interne » à travers la mise sur pied de structures politiques féministes à l'intérieur des institutions (*women's policy machinery*, femmes dans les postes de pouvoir, intégration d'une analyse de

genre dans l'élaboration des politiques). Le troisième type de tactique, « ni tout à fait dedans, ni tout à fait dehors » (100), réfère à la création d'une société civile féministe à l'échelle internationale et comprend la constitution d'organisations, de réseaux et d'ONG féministes internationales, ainsi que l'implication de tout ce beau monde dans les forums organisés par les Nations Unies. Malgré tout l'intérêt de cet exposé, et l'analyse critique que fait Hawkesworth de certaines de ces stratégies, on peut s'interroger sur la pertinence de ce chapitre qui rompt par trop abruptement avec l'argumentaire général liant les différentes parties du livre.

Le quatrième chapitre renoue avec les lignes directrices de l'ouvrage en examinant la difficile et conflictuelle constitution d'un agenda féministe mondial dans les arènes fournies par la tenue de diverses conférences internationales des Nations Unies, de 1975 (Mexico) à 2001 (Durban). Intitulé « *Global feminist circuits: contemporary contestations* », le chapitre met en lumière les dynamiques de pouvoir s'exprimant entre les féministes à l'échelle transnationale. Prenant appui sur la conception plurielle du féminisme soutenue dans le premier chapitre, Hawkesworth rappelle les dissensions, incompréhensions et affrontements qui ont marqué la construction itérative d'un tel programme. Il vaut la peine de lire le détail de ces pages pour prendre conscience des combats qu'ont dû mener les féministes du Sud pour la reconnaissance, comme enjeux féministes internationaux, du développement, de la

pauvreté, de l'exploitation des femmes par les multinationales, de la militarisation et des essais nucléaires dans le Pacifique, par exemple. Bien que ses objets s'en soient modifiés avec le temps, la contestation de l'hégémonie des féministes occidentales – une hégémonie ancrée dans des privilèges matériels, discursifs et géopolitiques – dans la constitution du programme féministe mondial se poursuit aujourd'hui. En fait, soutient Hawkesworth, l'apparente unification que produit l'existence même d'un tel programme « surestime le degré de convergence entre les féminismes contemporains » (132) et masque les compromis et la persistance des contestations. On trouvera également intéressante l'analyse que fait Hawkesworth de la position – marginale – des mobilisations féministes transnationales dans les circuits du système politique international et de la façon dont le néolibéralisme contribue à diluer, dans la réponse des institutions, le contenu radical de leurs revendications.

Le dernier chapitre, « *Global feminist futures: the struggle continues* », emprunte la forme de l'essai pour tracer à grands traits les défis posés à l'action féministe transnationale en ce début du XXI^e siècle. L'expansion d'une mondialisation néolibérale, dont les principes, projets et conséquences sont diamétralement opposés aux objectifs de réduction des inégalités poursuivis par les féministes vient évidemment en tête de liste. Dans ce contexte, la « mort annoncée » du féminisme et son remplacement par une ère « postféministe » dans les milieux médiatiques américains

pourra lui reprocher, certes, une organisation d'ensemble décidément un peu bancal et une conclusion par trop «américanocentrique», mais cet ouvrage d'Hawkesworth offre un complément bienvenu à celui de V. Moghadam (recensé dans ce numéro par Isabelle Giraud) dont il constitue à bien des égards un puissant contrepoint.

Dominique Masson
Institut d'études des femmes
Département de sociologie
Université d'Ottawa

170

affaibliraient la légitimité des revendications féministes transnationales. De mêmes, la militarisation et la prolifération de discours sécuritaires (fortement sexués) dans la politique américaine depuis le 11 septembre affecteraient de façon négative les mobilisations féministes. Ce chapitre a le défaut très évident de confondre le sort des États-Unis et le sort du monde, le sort du mouvement féministe américain et celui des mobilisations féministes transnationales. Malgré le statut de superpuissance des États-Unis, c'est donner là beaucoup trop de crédit à la thèse de l'«Empire». C'est aussi, regrettablement, faire l'économie d'une analyse détaillée, nuancée et en profondeur de la conjoncture actuelle et du contexte (d'ailleurs, ne devrait-on pas plutôt parler *des* contextes?) dans lequel a lieu l'action politique transnationale des femmes.

Un livre à lire, donc, pour sa contribution qui est, comme je l'ai souligné, importante pour notre compréhension des mobilisations féministes transnationales, tout particulièrement dans ses chapitres centraux (2, 3 et 4). On